LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
30, rue Muller, 30
PARIS-XVIII·

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

PREMIERE ANNEE. — N° 35 | DIX CENTIMES | JEUDI 7 DÉCEMBRE 1905

EN RUSSIE

Révolution ET Tolstoïsme

La révolution continue en Russie et jamais peut-être dans les trente dernières années le problème révolutionnaire ne s'était présenté sous un aspect si tranchant, d'un intérêt si pressant.

Durant cette période relativement courte, un grand bouleversement s'est opéré dans les conceptions humanitaircs et sociologiques, d'irritantes questions ont surgi du sein compact et obscur des masses prolétariennes, revendiquant du petit nombre de jouisseurs privilégiés leur part de bien-être, leur droit impérieux aux jouissances de la vie.

Un mécanisme complexe et séculaire d'organisation sociale fait que dans le monde, ces masses tout en constituant le grand nombre, partant la grande force, se trouvent être à la merci du petit nombre, à la remorque de la petite force, subissant ses exigences, suivant ses fantaisies, se domestiquant servilement devant ses impertinences.

Certes, elles n'auraient qu'à vouloir — ces masses d'infortune et d'exploitation — et cesseraient incontinent cette anomalie révoltante, cette combinaison hybride de ceux qui sont les plus nombreux et les plus forts, et qui tout en gémissant se font quand même écraser par ceux qui sont les moins nombreux et les moins forts.

Mais deux catégories de raisons concourent à empêcher les masses asservies de vouloir s'emparer du bien-être, tout en l'appelant ardemment :

1° Les raisons d'ordre matériel.

2° Les raisons d'ordre moral.

Les premières semblent en apparence être les plus solides, les plus difficiles à terrasser. Elles constituent tout cet ensemble de machine gouvernementale composée d'un législatif, d'un judiciaire, d'un exécutif, et étayée d'une organisation technique ajustée à cet usage.

Ce sont les raisons des plus forts, de ceux qui brutalement, arbitrairement, par la seule logique de leur intérêt ou de leur fantaisie imposent aux autres individus une existence continuelle de labeur et de misère.

Les raisons d'ordre moral sont plus obscures, moins sensibles et aussi moins indépendantes de la volonté individuelle, mais non moins redoutables quant à leur effet.

Elles tiennent à l'essence même de notre individualité et la desservent tout en en constituant une partie intégrante : Elles se composent de tous ces préjugés à faces multiples qu'en vertu du principe de causalité, — qui fait que les individus sont déterminés par l'action de l'ambiance qu'ils subissent inconsciemment — la fatalité des choses ou une éducation faussée nous inculquent continuellement. L'individu porte alors dans ses propres flancs les convictions préjudiciables à son intérêt, les ferments destructeurs de son énergie individuelle, et en subit l'influence avec d'autant plus de résignation qu'il est incapable de s'en rendre compte.

C'est contre ces deux catégories de raisons qu'il y avait à lutter, en vue de préparer l'émancipation humaine.

Or, la lutte révolutionnaire, qu'à l'heure actuelle on est en train de mener en Russie, nous présente sous ce rapport un phénomène des plus caractéristiques et d'une importance capitale au point de vue de la leçon à en tirer.

On y remarque à première vue une force vraiment redoutable de prolétaires mise au service des conceptions les plus véritablement révolutionnaires, les plus pratiquement utiles.

On y admire l'action ordonnée, l'élan irrésistible de cette force si savamment mise à contribution, balayant tout sur son chemin, arrêtant d'un seul coup toute la vie publique, neutralisant tout ce mécanisme compliqué, tous ces ressorts gouvernementaux, qui seuls paraissaient faire durer l'état anormal des choses et dont les prolétaires en révolte se trouvaient être les premières et les plus malheureuses victimes.

C'est l'écrasement des raisons matérielles qui s'opposent à l'émancipation des individus et dont il a été parlé plus haut.

Mais qu'est-il arrivé ?

On se trouvait à peine sous l'impression terrifiante de ce déploiement vraiment admirable d'énergie, qu'il se repliait déjà. Il y avait bien une merveilleuse force d'action en travail, mais elle sombrait lamentablement, faute d'un emploi rationnel, d'une mise en œuvre savante et résolue.

C'étaient des préjugés qui ainsi qu'un tourbillon venaient de gagner les esprits, paralyser toutes les énergies et faire avorter dans le sang de milliers et de milliers d'individus tout ce travail révolutionnaire. Il aurait suffi à ces milliers de grévistes, rendant toute la vie impossible d'un bout à l'autre de l'autocratie, d'étendre la main, et immédiatement ils se seraient rendus maîtres de la situation et auraient pu en disposer à leur guise.

Mais ce geste, cette volonté leur ont fait défaut.

Après avoir aligné toutes leurs forces et montré à leurs maîtres tout ce qu'ils étaient capables de faire contre eux, ils employèrent la force d'inertie, en arrivèrent même à un recul volontaire, comme s'ils venaient d'être tout d'un coup frappés de folie.

Pourquoi, se demande-t-on stupéfié, ces dizaines de milliers de miséreux se sont ils ainsi dérobés juste à la minute où il y avait pour eux le plus d'intérêt à agir ?

N'est-il pas clair qu'il faut y voir surtout l'influence néfaste des idées tolstoïennes ?

Qu'est-ce que le tolstoïsme ?

C'est la conception saugrenue d'abdiquer son droit devant celui d'autrui, de se laisser bêtement immoler sous prétexte de ne pas attenter à l'intérêt des autres, de préférer subir éternellement toutes les conséquences funestes des esprits détraqués, plutôt que de tenter le moindre effort en vue de s'en débarrasser.

Qu'est-ce qu'enseigne le tolstoïsme, en effet ? De ne jamais verser le sang d'une créature humaine, de n'agir jamais autrement que par la douceur.

L'excellence de l'intention n'est sans doute pas mise en cause. Mais comment ne pas voir qu'en pratique, étant donné l'état du monde actuel, loin d'amoindrir ou d'enrayer la criminalité, cet enseignement ne peut que l'augmenter, que le faire durer indéfiniment ?

On fait de la douceur le principe par excellence ? Mais tous les principes réunis du monde arriveraient-ils à primer celui pour chaque individu de se mettre en légitime défense, de tenir sérieusement à la vie ? De quel droit alors obligerait-on les individus à subir les caprices, la bêtise vaniteuse, les velléités maladives de certains individus que l'aberration ou la faiblesse des masses ignorantes ont élevés à l'omnipotence ?

Et comment, par quelle lubie approuverait-on tous ces ouvriers russes d'aimer mille fois mieux leur exploitation, de supporter tous les massacres de leurs camarades plutôt que de lever la main et d'empêcher les assassins de leur nuire ?

On organise tous les soirs des meetings de sympathie en faveur de ces révolutionnaires malheureux ; on y prononce de beaux discours et on y vote d'énergiques ordres du jour de protestation ou de sympathie.

Mais je n'y ai pas encore entendu la seule chose à dire : Conseiller aux révoltés de Russie de ne pas annuler tout le résultat de leurs efforts dans la folie des conceptions tolstoïennes.

Dikran ELMASSIAN.

CONTRE TOUTES LES TYRANNIES

Tous ceux qui suivent avec attention la marche de l'humanité, doivent attacher une grande importance au développement de l'idée révolutionnaire en Russie. La révolte des paysans concordant avec celle des ouvriers, la prise de la terre et de l'usine, ce grand réveil d'un peuple écrasé jusqu'ici sous la plus horrible des tyrannies, tout cela doit passionner les hommes de liberté et de fraternité.

Aussi avons-nous pensé à organiser un

GRAND MEETING

Le **Jeudi 7 Décembre**, à 8 h. 1/2

HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES

8, Rue Danton, 8

Où parleront :

Charles Malato -- Sébastien Faure
Gustave Hervé — Miguel Almereyda
Dr Meslier -- Victor Méric
Urbain Gohier — Georges Yvetot

POUR LA MARCHE DE

La Révolution en Russie

Tous les esprits libres et soucieux d'aider d'une façon effective à l'éclosion d'une ère de liberté dans le monde entier. viendront y assister nombreux, apportant l'appui de leur présence et de leur cotisation.

Les bénéfices de ce meeting serviront à aider les révolutionnaires de Russie.

ENTRÉE : 0.50

Chiquenaudes ET *Cioquignoles*

Le Carnet d'un Sauvage.

Il est un sauvage civilisé qui palabre dans une des plus policées des feuilles que je connaisse.

Il évoquait, ces jours derniers, un pays débarrassé de quémandeurs de place, de gens à redingote, de téléphones, de télégraphes, etc., etc.

Et le Maroc lui paraissait presque un paradis.

Il songeait, il est vrai, avec quelque amertume, que notre entrée en ce pays allait vite en faire une quelconque Batignolle.

Il y a pire maladie pour ce pays : c'est d'y semer de la graine d'électeur car le reste viendra par surcroît.

—o—

Les réformistes et la rue de Jérusalem

Car ce n'est pas que le Jaune *qui travaille avec la rue de Jérusalem et qui lui sert d'indicateur. Un sieur Copigneaux, en pleine réunion publique, disoit connaître les auteurs des « vols » commis à la B. du T. et, en particulier, dans son bureau ; être prêt à les nommer.*

N'est-il pour rien dans l'arrestation de notre camarade Roger Sadrin, à ce sujet ?

Une poursuite qui vient un an après le fait et à propos d'un clou quelconque est puérile. C'est plutôt en tant que camarade anarchiste qu'en tant que particulier que Sadrin est arrêté. Mais on ne pourra le garder, car l'accusation ne tient pas debout ?

N'importe, il y a plus d'amateurs que de salariés à la rue de Jérusalem.

—o—

On la persécute.

Qui persécute-t-on ?

La Petite République, *la Gazette de la Chair-aux-Gens, L'Union des Cent mille Paletots.*

Le sieur Dupuy, Jean, dont les fonctions consiste à abrutir ses contemporains par l'intermédiaire du Petit Parisien, *jette des entraves dans le char de la feuille socialiste.*

Oui, il ose assimiler le concours « littéraire » de la Petite République *à un concours de hasard. Comme si le style de Zévaco n'obligeait pas, à moins d'être un ignare, à deviner le mot exact.*

Et ne serait-ce d'ailleurs que le fait de faire lire cet auteur moral, n'y aurait il pas là une œuvre d'éducation ?

Ne voyons là que la jalousie du directeur du P. P. *de voir ce Jules Mary d'avenir embellir les colonnes de la* P. R.

—o—

La ligne droite.

Il y a quelques deux ans avec des mois, que le métro joua la pièce sinistre des Couronnes. Une centaine d'acteurs jouèrent les morts.

On attribua, après enquête, une partie de la responsabilité à l'éclairage défectueux. Il vous semble, sans doute, que la cause connue, l'effet devait être supprimée rapidement ? Détrompez-vous ; après enquête, sur-enquête, décrets préfectoraux et décrets ministériels, ordre du jour de Comoagnie, etc., etc., l'éclairage et la force motrice des wagons se confondent et au premier incendie, il y aura obscurité et affolement.

C'est de l'Ad-mi-nis-tra-tion, mes amis. Vous n'y pouvez rien comprendre, vous êtes des sauvages, des anarchistes.

CANDIDE.

Equivalence génitoire

Notre excellent camarade Piot, employé à la fabrication des lois à l'usine du Luxembourg, aux appointements quotidiens de 25 francs, s'est fait interroger par un rédacteur du *Matin* (n° du 18 novembre 1905.)

Il s'émeut (à bon droit je pense) de notre propagande et trouve que tous les six mois (!) nous cherchons à créer un mouvement d'opinion. Il trouve aussi que jusqu'ici nous avons échoué, il espère bien que nous échouerons encore et il ajoute :

« Il y a un peu moins d'un an, nous dû-
» mes toutefois intervenir. Les ligueurs
» avaient organisé une conférence dans la
» salle des fêtes de la mairie de Charenton.
» Conférence piteuse, s'il en fut, puisque les
» orateurs parlèrent devant un auditoire
» d'environ vingt-cinq personnes. Néan-
» moins, il y avait là un précédent fâcheux :
» le fait de prêter un établissement commu-
» nal et quasi officiel à ces sortes de mani-
» festations. J'écrivis aussitôt à M. Combes,
» alors président du conseil, pour protester
» contre ces agissements, et, par retour du
» courrier, j'étais avisé que le gouverne-
» ment prenait des mesures pour qu'en
» aucun cas un édifice public ne puisse
» abriter nos adversaires. »

Je crois qu'il y a en notre excellent camarade Piot (qui fait dans les lois comme certains autres font dans le calicot) un vieux reste de *calotinite* qui remonte. C'est comme ce *Midi* dont parle Daudet (le vrai, le seul : Alphonse) ça vous remonte de temps en temps comme un relent de soupe à l'ail. La *calotinite* de notre camarade Piot lui fait dire qu'il y avait vingt-cinq personnes à une certaine conférence où il y en avait au moins 1.500 (c'était une conférence des camarades Jeanne Dubois, Potier, Robin, Yvetot).

Et le voilà pris d'un bel accès d'indignation. Comment les néo-malthusiens osent célébrer leurs cérémonies dans des monuments consacrés au culte de la loi !

Passe encore qu'en de tels locaux la foule des meurt-de-faim vienne célébrer le « culte

du nombril » d'un prêtre laïque, d'un politicien : député, sénateur ou ministre ! Mais constater que cette même foule des meurt-de-faim se mêle de chercher, elle-même, les moyens de guérir sa famine, voilà qui passe l'entendement du camarade Piot !

Eh bien, cher camarade, étant politicien, vous devez savoir qu'il y a toujours un truc pour se tirer d'affaire. Pour certains c'est le « truc de la Patrie », pour d'autres c'est le « truc des retraites ouvrières ». Toute la question, voyez-vous, c'est d'avoir un « truc » et que le « truc » soit bon. Je vais donc vous indiquer un «bon truc».Nous l'appellerons,si vous le voulez bien, le truc de l'« équivalence génitoire ». Il est très simple et, comme dit le camelot, à la portée de toutes les bourses. Le voici :

Il y a en France quantité de familles composées (je prends une moyenne) du papa, de la maman et de trois enfants : au total cinq personnes. Remarquez que, pour vous être agréable, je supprime les ascendants qui, ne pouvant pas reproduire, ne doivent évidemment pas vous intéresser. Ces familles, modèles du communisme type, arrivent à satisfaire à leurs nécessités vitales avec une pièce de cinq francs quotidienne. Je fais abstraction, toujours pour vous être agréable, des « nombreuses familles nombreuses » qui, grâce à un salaire beaucoup moindre satisfont à leurs nécessités vitales avec des tartines de misère assaisonnées du sel de l'espérance et du poivre de la résignation. Et voici le truc idéal : « puisque cinq francs suffisent à cinq personnes, vingt-cinq francs doivent suffire à vingt-cinq personnes » Par conséquent, il faut vous dépêcher de fabriquer une quantité de petits Piot suffisante pour compléter ce nombre de 25 Piot mâles ou femelles (une petite pension, allez-vous dire). Quelque chose, je le crains bien, vous gênera,c'est de savoir comment vous pourrez plus tard caser tous ces fils à papa, si vous désirez faire de tout cela des sous-préfets. Si, de plus, vos amis vous imitent je crains bien que vous ne soyez obligé, à un certain moment, de crier comme le mendiant parisien : « N'en jetez plus, la cour est pleine ! »

Si cette méthode vous parait difficilement applicable, une autre se présente immédiatement à l'esprit pour rétablir « l'équivalence génitoire » c'est celle d'assurer à chacun de vos concitoyens un revenu quotidien égal à celui qui, chaque matin, échoit à chacun des Piot (petits ou grands, mâles ou femelles) que l'Europe nous envie.

Si, comme on est en droit de le penser et comme dit une chanson célèbre, vous êtes « père d'une nombreuse famille » formant une communauté de dix personnes, cela représente un revenu quotidien de 2 fr. 50 par personne. Il vous suffira donc d'obtenir de vos collègues du corps législatif (qu'une grande amour pour le peuple inspire) un petit dispositif de loi décidant que, désormais, chaque citoyen aura un revenu minimum quotidien assuré de 2 fr. 50.

Vous aurez alors rétabli l' « équivalence génitoire », et je puis vous assurer que ce jour-là c'est nous qui deviendrons «piotiste» et vous qui serez obligé (devant la fécondité des maternels désormais assurés contre la misère) c'est vous qui serez obligé, dis-je, de devenir néo-malthusien.

Franck SUTOR.

IDÉAL MORAL & INDIVIDUALISME

(Suite et fin)

Essai de philosophie individualiste

Voyons donc, maintenant, si l'individu, tel que nous le montre la science, est compatible avec tous ces systèmes ou si l'Individualisme essentiel ne s'oppose pas à l'idée de « Morale ».

D'abord : qu'est-ce que l'Individu ?

L'Individu est un phénomène de « Vie », résultat des propriétés et des forces de la matière organique et comme tel, il a des propriétés et des forces qui lui sont inhérentes et qu'il doit « agir » sous peine de voir annihilé le degré de force, d'activité, de puissance de la vie.

Comme tout ce qui se meut dans l'immensité de l'espace, composé lui-même de plusieurs trillions de cellules qui agissent toutes indépendamment, librement, pour le plus grand bien de l'EQUILIBRE des forces créatrices et destructrices, équilibre qui est : la Vie ; l'Individu, résultat de ces forces agissantes, comme la Terre est le résultat de nébuleuse, comme l'Espace est le résultat de toute la matière agissante, l'Individu est soumis à des forces qui sont inexorables et qui font le développement de l'être, si elles agissent librement, l'étiolement et la désagrégation si elles sont retenues.

Ainsi, nous arrivons à concevoir non seulement que l'Individu est un organisme rigoureusement déterminé, mais qu'il est un « accident » et comme tel, unique, manifestation de la matière libre en mouvement constant, en évolution constante.

Est-ce donc sur ces phénomènes qu'il s'agit d'établir une morale ?

On a toujours obligé les hommes à agir dans un but de « Moralité »,vers un « Idéal », un « Absolu » quelconques, basés sur des normes prétendues irréfutables mais on n'a jamais songé à rechercher si cet Idéal, cet Absolu étaient compatibles avec l'humain. Il a toujours été question de « l'Homme », mais jamais de l'homme. Nous devons donc en parler.

Les hommes sont des êtres organisés qui subissent tous des lois auxquelles ils ne peuvent se soustraire et que l'on appelle : lois naturelles.

Ces lois ne tendent ni à la perfection, ni à l'idéalisation. Ce sont des forces qui s'imposent et qui nous poussent, tous, à agir selon elles. Qu'en résulte-t-il ? — Que lorsqu'elles ne sont pas satisfaites, l'individu éprouve une souffrance, que lorsqu'elles sont satisfaites, l'individu se développe, acquiert de l'énergie, de la puissance.

Mais, va-t-on objecter dès à présent, parmi ces lois naturelles, il en est qui sont communes à tous les hommes et c'est sur celles-là que reposera la « Morale », principes établis en vue de satisfaire ces besoins inhérents à toutes les individualités. Nous pouvons objecter à cela que des lois naturelles ne peuvent se contenir de par le seul fait qu'elles s'imposent.

Ces besoins que nous avons tous nous imposent une sociabilité à laquelle nous ne pouvons nous soustraire car il est impossible à l'homme de vivre seul, sans le concours, le secours de ses semblables et précisément cette sociabilité étant perfectible, c'est-à-dire devant tendre à toujours plus d'harmonie, a pour « idéal moral » les rapports des hommes entre eux dénués de toute spéculation, de toute autorité blessante ? Du bonheur de tous dépend le bonheur de chacun ? — Sous le prétexte que l'individu ne peut pas subvenir seul à tous ses besoins, on ne voit en lui que la société. De là l'erreur fondamentale de toutes les philosophies.

Guyau a dit dans l'œuvre magistrale *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* : « Une morale positive et scientifique » ne peut faire à l'individu que ce commandement : Développe ta vie dans toutes les » directions, sois un « individu » aussi riche » que possible en énergie intensive et extensive ; pour cela sois l'être le plus « social » et le plus « sociable ». — Nous pourrions dire : Pour cela, aies conscience de ta puissance et exerce-la vers toujours plus de progrès, plus de bien être, plus de bonheur. Ne soyons pas plus royalistes que le roi. Prenons pour ce qu'ils valent les sages et désintéressés conseils et laissons à l'Individualisme la pureté de sa forme.

L'Individualisme établit une différence fondamentale entre une « Société » et une « Libre association ». Ne voyant que des « individus », il nie la « Société » car il reconnaît aux individus la puissance de pouvoir s'associer librement. Il n'y a « société » que lorsque les individus ne sont pas en puissance. Dans le cas contraire, il ne peut y avoir que « libre association ».

Où il y a « libre association », il n'y a pas « Morale », où il y a « Société », il y a « Morale », pour cette raison que la libre association est la possession des individus, qu'ils peuvent la détruire au gré de leur volonté, tandis que les individus sont possédés par la société et qu'ils ne peuvent la détruire. L'Individu ne peut pas « ne pas rentrer » dans une société. Il y naît. Il y meurt. Il peut, au contraire, « ne pas rentrer » dans telle association. Il est le maître de lui. Il crée et détruit l'association, son objet, sa chose. Elle peut vivre une heure comme dix années. La société est l'étau de l'individu, il ne peut en sortir.

Ainsi s'établit l'Individualisme qui dit : De mon bonheur, « à moi », dépend celui des autres. Il n'y a que si je suis en puissance de me développer que vous pouvez avoir ce libre jeu de vos forces. J'ignore le bonheur de tous et je ne veux pas le connaître. Seul, le mien m'intéresse. Qu'est-ce que le bonheur de tous ? — Sachant seulement ce qui peut faire « mon » bonheur, c'est en vue de me satisfaire, « moi seul », que j'exercerai ma puissance et que je rechercherai si d'autres puissances veulent s'exercer conjointement à la mienne en vue d'acquérir leur propre satisfaction.

Et si vous ne trouvez personne pour s'associer avec vous, vous ne pourrez rien obtenir, vous n'aurez donc pas de bonheur ? — Il est aisé de renverser la question et de dire : Où il y a contrainte morale, il n'y a plus de bonheur, l'individu n'étant plus libre.

L'Individu subit donc, non pas un « Idéal moral » mais bien une obligation naturelle qui le contraint à s'associer librement dans le but de satisfaire ses besoins. Or, il est de toute évidence que la plupart de ces « associations » seront constantes.

Si Guyau a établi la morale sans obligation ni sanction, peut-être pourrons nous établir un jour : la vie sans obligation morale, sans idéal moral, qu'il soit immuable ou en éternelle perfectibilité. Nous ne verrons en elle que le libre jeu des énergies et des intelligences pour le triomphe du progrès et l'infini développement de l'individu.

Nous pouvons donc conclure ainsi :

La Morale étant la science qui donne les règles de conduite fondées sur la notion du bien et du mal moral, cette idée, de par sa définition même, est incompatible avec l'Individualisme qui, niant l'existence du Bien et du Mal et ne voyant dans la « Vie » que des forces naturelles agissantes, ne permet pas l'établissement d'une « Morale ».

A.-L. MANOURY.

LE PAUVRE HÈRE

Je ne sais rien, sinon que je suis un bien pauvre hère. Dès l'aube attelé, bâté, licolé, harnaché, freiné, enchaîné, je vais tirant mon lourd fardeau, obéissant au gré de mon maître. Les termes de ma science se résument aux hue ! oh ! ioh ! aih ! et autres exclamations que le fouet souligne. Depuis quarante et quelques siècles j'ai changé bien souvent de patron : et j'attends, patient, résigné, la venue du « bon conducteur ». Les siècles peuvent s'écouler; mon espérance est sans limite.

Ces temps derniers j'étais joyeux. Des inventions de machines à transport, à production m'avaient comblé d'aise. Il me semblait qu'enfin j'allais jouir de l'abondance générale de la nature domptée, de la beauté du jour, de la liberté conquise.

Comme par le passé je demeure une machine moi-même ; mes auxiliaires, si elles ont augmenté les richesses de mes propriétaires, n'ont pas diminué mes efforts, ni mes privations. Ce progrès qui m'apparaissait le libérateur, me semble aujourd'hui un complice. Je peine tout autant, sinon d'avantage. J'en arrive à me demander quand finiront mes souffrances, si la soif du lucre, du luxe et de l'or ne fait que grandir dans l'esprit avaricieux de mes exploiteurs.

Est ce que par hasard je dois être la bête éternellement bâtée et battue, et de père en fils ne se reposant qu'à l'abattoir ?

Je ne puis croire à une pareille cruauté. Une telle sordidité, une aussi noire bassesse de sentiment, une résolution aussi monstrueuse dans la perpétration du crime d'esclavage ne peut hanter l'esprit des hommes. Maintes preuves m'obligent à être confiant. J'ai appris que nombre d'entre eux avaient exprimé le désir de voir grossir ma ration de paille et décroitre ma somme de labeur. Lorsque ces philanthropes me conduiront, j'en ai la conviction profonde, les injures et les coups de fouet seront abolis..... Comme il me tarde de les sentir sur leur siège ! Leur poids ne doit pas être aussi lourd que l'obésité énorme des bourgeois, ces sans-cœur ventrus. J'ai bien remarqué quand ils riaient et me flattaient de la main que certaines de leurs dents étaient longues ; mais leur maigreur qui ressemble à la mienne m'assure de leur légéreté, et la douceur de leurs promesses me rassure. Le char de l'impôt grandissant, qui depuis si longtemps pèse sur mon échine, ne sera plus qu'un tilbury. J'aurai bien encore à trainer l'attirail militaire, à défendre le sol menacé par d'autres brutes conduites par d'autres automédons ; à supporter les lois, la justice du nouveau pouvoir ; mais tout cela n'existera-t-il pas pour mon bien propre et pour ma sécurité personnelle ?

***

Et de nouveau l'esclave héréditaire, bonasse et crédule, s'imaginant que ses maîtres de demain ne ressembleront pas à tous ses maîtres d'hier, espérant sottement dans la bonté de l'autorité, s'attèle à la rude tâche de porter au pouvoir ses flatteurs d'aujourd'hui, ses tyrans de demain.

Jean LIBERTAIRE.

LES PROBLÈMES DE LA VIE(*)

Notions de Psychologie

(Suite)

La vie résulte du conflit incessant, de la lutte constante entre les diverses énergies en présence dans l'univers.

Si l'on prend un organisme quelque simple qu'il soit; on voit que, d'une part, les énergies extérieures agissent sur lui : *réceptivité*, *sensibilité*, et que d'autre part, son énergie intérieure réagit sur le milieu ambiant : *mouvement*.

On appelle irritabilité, ce phénomène d'excitation et de réponse.

Depuis que la théorie cellulaire a été pressentie par le génie de Bichat, et si magistralement établie par les Mirbel, les Raspail, les Schwann les Haeckel et tant d'autres, est admise par tous, théorie prouvant que tout être est une cellule ou un groupe de cellules, on a pu établir et généraliser les grandes lois de l'irritabilité.

Elle nous permet notamment d'étendre aux cellules nerveuses, le résultat d'expériences que l'imperfection de nos instruments ne nous a pas permis de faire directement sur l'homme, mais que nous avons vérifiées d'autre part.

Lois de l'irritabilité

Avant d'énoncer ces lois, il est intéressant de rappeler :

1° Que nous ne percevons que des mouvements ;

2° Que nous ne percevons que par nos sens, en sorte que tout phénomène qui n'est pas mouvement appréciable à nos sens, est considéré comme n'existant pas ;

3° Que cependant nous admettons l'hypothèse vérifiée en certaine partie, que tous les phénomènes caloriques, électriques, chimiques, etc., sont des formes diverses du mouvement vibratoire, des *molécules* ou parcelles infimes de matière composant les cellules. Ces mouvements ne sont pas perceptibles à nos sens, mais l'analyse scientifique nous a montré qu'ils étaient réductibles à des lois mécaniques connues ;

4° Que tout changement dans l'état des cellules est par suite une différence d'intensité des vibrations moléculaires ;

5° Qu'enfin l'énergie universelle peut se transmettre, se transformer, mais qu'elle ne peut pas plus se perdre que se créer, qu'elle se conserve indéfiniment.

Ceci dit prenons une cellule dont l'état thermique, électrique, chimique, etc., soit qualifié par la lettre A, soit une énergie quelconque F. F agit sur A, la cellule devient A + F = A', et nous avons :

1re loi. — *Toute action qui modifie l'état d'une cellule est un irritant.*

Mais l'énergie F ne peut se perdre, elle se transforme de deux manières :

1° Elle provoque un changement dans l'état moléculaire de la cellule autrement dit elle change A en A' ;

2° Elle provoque un mouvement, un déplacement extérieur appréciable à nos sens.

2e loi. — *Le mouvement de réponse à l'irritation est proportionnel à l'intensité de l'énergie excitatrice.*

3e loi. — *Le mouvement de réponse à l'irritation (on dit aussi excitation) est d'autant plus grand, à irritant égal, que l'équilibre interne de la cellule est plus ou moins stable.*

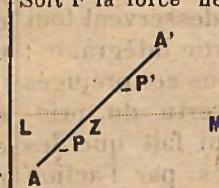
Cette dernière loi est très importante.

Certaines cellules sont le siège de dédoublements et de reconstitutions chimiques constantes, elles sont dans un état d'équilibre intense très instable et une force excitatrice très minime, ou même un certain changement chimique intermoléculaire, peut produire des réactions considérables. Par exemple : la cellule ovulaire fécondée par la cellule spermatique grandit sans autre excitation, ce qui donne la :

4e loi. — *Le mouvement de réponse à une irritation* dure beaucoup plus longtemps que *l'irritation*.

Nous avons vu (1re loi) que la réponse à l'excitation présentait deux formes : 1° réaction interne ; 2° réaction externe.

Or, soit A l'état d'une cellule, LM la ligne au-dessus duquel le mouvement de réaction de cette cellule est perceptible à nos sens. Soit F la force nécessaire pour provoquer le mouvement A A' dont la partie Z A' est seul perceptible.



Si nous appliquons à la cellule A une force F', dont l'intensité est le tiers de celle de F, elle sera capable seulement de provoquer le mouvement A P situé au-dessous de la ligne L M et par conséquent imperceptible à l'observateur. La force F' semblera perdue. Il n'en est rien, car l'état P de la cellule est égal à A + F' et si une seconde fois on applique à la cellule une force égale à F' le mouvement deviendra P1' égal à P + F', si enfin une troisième fois nous appliquons à la cellule la force F' nous aurons le mouvement P' A' égal à P' + F', en résumé après trois applications d'une force F', le tiers d'une force F, nous aurons le même résultat qu'en appliquant la dite force F, c'est à dire un mouvement de réaction dont la partie A Z n'est qu'une modification interne et la partie Z A' un mouvement externe.

Cette démonstration un peu aride a une importance extrême, elle sert à énoncer la cinquième

(*) Voir l'*anarchie* à partir du n° 29.

loi de l'irritabilité qui expliquera beaucoup de phénomènes intellectuels considérés longtemps comme inconnaissables et sur l'ignorance desquels les sectes de spirites et de religieux appuient encore aujourd'hui leurs abracadabrantes, autant que funestes théories.

Cette loi est la suivante:

« Toute énergie, quelque faible qu'elle soit, appliquée à une cellule provoque des réactions intermoléculaires qui changent l'état de cette cellule en un état moins stable, de sorte que la répétition d'application de cette énergie ou d'une énergie similaire, deux, trois, dix fois sur cette même cellule provoque le même mouvement de réaction que l'application unique d'une énergie double, triple, décuple de même nature. »

MAURICIUS.

(*A suivre.*)

LA MORALE

à André Lorulot.

« La Morale est la règle de conduite logique d'un individu conscient dans une circonstance donnée », telle est la définition que vous donnez dans votre dernier entretien.

Vous admettez donc que tout individu conscient, agissant logiquement, doit fatalement, dans une circonstance donnée, accomplir les mêmes actes que n'importe quel autre individu conscient.

Mais l'observation nous montre que, au contraire, les individus ont des tempéraments très divers, qui les poussent, en face de tel fait déterminé, à réagir de façon différente. On pourrait peut-être établir une moyenne approximative, mais quelle raison aurions-nous de plier à cette moyenne les individus qui s'en écarteraient le plus, et qui pour cela ne seraient certes pas pour nous les moins intéressants.

D'ailleurs vous dites que votre morale est individuelle, que vous l'exposez seulement et ne cherchez pas à l'imposer. Mais comment même certains individus pourraient-ils connaître mieux que certains autres la règle de conduite à suivre pour ces derniers et la leur exposer avec certitude ?

D'ailleurs vous cherchez aussitôt à déterminer la « morale individualiste, égale pour tous » et vous énumérez immédiatement les « devoirs de l'individualiste conscient ».

Puis, résumant ce que vous n'avez pas encore dit, vous prétendez que l'attitude de l'individu conscient doit être :

« La bienveillance aux bienveillants, la malveillance aux malveillants et l'utilisation de tout ce qui l'entoure au profit de son individualité. »

L'utilisation au profit de l'individu de ce qui l'entoure n'est pas une règle morale. C'est l'ensemble des besoins de n'importe quel être, conscient ou non et c'est vers ce but que tendent toujours ses efforts. La morale ne serait que l'ensemble des règles à suivre pour cette utilisation, règle que vous ne donnez pas.

Quant à la première règle que vous exposez, elle est absolument arbitraire. C'est la contre partie de la morale chrétienne, mais pourquoi l'admettre plutôt que cette dernière ?

Un homme conscient, c'est à dire capable de prévoir, très relativement du reste, quelles seront les conséquences utiles ou nuisibles de ses actes, n'a pas besoin de règles morales, établies à l'avance et cadrant plus ou moins exactement avec les besoins de cet homme, le milieu et les circonstances. Au contraire, il doit, en face des événements, réfléchir aux actes à accomplir en s'aidant non de règles générales toutes faites, mais de la science qu'il a pu acquérir par expérience ou par observation. Ses conclusions seront ainsi entièrement subordonnées à son tempérament, à ses besoins et à ses préférences pour un plaisir ou une utilité immédiat ou pour un plaisir ou une utilité à longue échéance ; elles ne seront pas influencées par des règles extérieures, peut-être au début raisonnées et scientifiques, mais tendant toujours à devenir dogmatiques et métaphysiques et à prendre en elles-mêmes une valeur qu'elles n'ont pas, faussant ainsi les données du problème, et par conséquent, sa solution.

Vous dites en terminant que l'anarchie est une morale. Au contraire, les théories anarchistes sont la conclusion de certains individus en face de circonstances donnée dans un milieu donné. Elles ne sont pas « la règle de conduite à suivre en sociologie » mais l'explication, la traduction en idées et en mots des actes de certains individus dans un certain milieu. On ne saurait juger des actes à accomplir en se réglant sur ces théories, mais celles-ci sont au contraire la conclusion de l'examen individuel des faits, en dehors de toute règle de conduite préalablement adoptée.

Le danger de n'importe quelle morale est qu'il se trouvera toujours des gens, peut-être plus savants que les autres, qui se poseront comme ses défenseurs et qui, se prévalant de leur plus grande somme de science, tendront à imposer aux autres, soit par force, soit par une sorte d'intimidation intellectuelle, leurs idées... et leur autorité personnelle.

Albert FRÉMANT.

UN "A-COTÉ"

La critique d'idées pour moi ne doit jamais se transformer en polémique personnelle. Quand un homme s'oublie à mon égard jusqu'à m'insulter, je laisse passer cela comme on laisse passer une colère enfantine, ennuyé presque du regret qu'il aura, après réflexion, d'avoir dit des bêtises et des grossièretés.

Ainsi, je suis un des « gens de l'*anarchie* » dont parle Jean Grave, en le numéro passé des *Temps Nouveaux*, mais je ne le suivrai pas sur le terrain qu'il a cru devoir choisir. J'ai trop de respect pour lui et pour moi. Je me permettrai seulement de rectifier ou d'expliquer quelques points afin d'éviter toute confusion.

Sous le même titre, nous insérions dans le numéro du 25 novembre, une lettre de G.-A. Bordes, que nous avions reçu le 13 novembre. Nous aurions pu l'insérer dans le numéro du 16, nous ne l'avons pas fait, voulant d'abord nous assurer si les *T. N.* ne l'inséraient pas. Ce n'est donc que devant leur silence et après réflexion que nous ne nous sommes pas cru *autorisé* « à laisser écraser sous le poids du silence n'importe quel camarade ».

Nous savons, combien il est difficile de pouvoir répondre à un article de presse vous touchant et les journaux les plus... libéraux mettent au panier les réponses des anarchistes persuadés que ces derniers ne se serviront pas de la loi. Il nous a paru regrettable que les *T. N.* puissent suivre la même route. Aussi nous avons inséré tout en notifiant que nous ne connaissions pas du tout les questions en suspens et que très peu les personnages en querelle.

Personnellement, étant correcteur à l'imprimerie Marichal, j'ai vu G.-A. Bordes qui faisait paraître en cette maison un journal qui s'appelait, je crois, le *Cri de Révolte*. Autant que je peux me le rappeler, cette feuille me paraissait bonne. Mon sens de critique s'étant aiguisé, je ne sais si je penserai de même aujourd'hui.

D'un autre côté, j'ai vu quelque fois Jean Grave « au bureau » des *T. N.* où j'allais acheter des brochures pour les Causeries populaires. Nos rapports étaient tellement de client à commerçant qu'un jour (le journal l'*anarchie* existait) nous entrâmes — Anna Mahé et moi — prendre des brochures. Par inadvertance, nous n'avions pas de quoi faire l'appoint de trois francs. Nous fûmes obligés de partir sans les brochures, Jean Grave qui seul, était là, ne nous fit pas l'offre de les prendre quand même.

Je ne cite pas cela contre lui, mais je tiens à montrer qu'avec l'un et l'autre, G.-A. Bordes et Jean Grave, je n'ai jamais eu que des rapports de travail ou d'achat. De plus, dans ma mémoire, les idées qu'ils ont exprimées s'équilibrent, sinon en quantité, du moins en valeur.

Comment donc Jean Grave peut-il penser que nous sommes « gens à faire une enquête » et près de qui aurions-nous fait cette enquête. Près de lui ? Voyons ne serait-ce pas ridicule, dans une querelle, de se renseigner près d'un des « adversaires » ?

Si nous avions eu une opinion mauvaise de G.-A. Bordes, nous n'aurions pas inséré. Mais nous n'en avions aucune. Nous ne « jugeons » pas les camarades *a priori*. Nous avons l'habitude de ne tenir aucun compte des choses dites après querelle, jamais nous n'étayons notre pensée de choses dites sous l'impulsion de la colère et de la haine.

Pour moi — et je parle en mon nom personnel — cela ne me gêne pas, actuellement, d'être le « compagnon » de Bordes. Si jamais cela me déplait, je le dirai et j'expliquerai pourquoi.

Albert LIBERTAD.

P. S. — J'oubliais. Mercredi dernier, avant que les *T. N.* ne soient parus, le camarade Bénard allait, argent en main, chercher pour l'*anarchie* et les Causeries une quarantaine de francs de brochures. Jean Grave a refusé de les livrer, disant : « Vous leur direz que nous ne leur vendons plus de brochures. »

Nous regrettons de ne pouvoir continuer à répandre les idées de P. Kropotkine, d'Elisée Reclus, de Jean Grave, de Charles Albert, de René Chaughi et d'autres, comme nous le faisions précédemment. Les Causeries populaires et l'*anarchie* jetaient dans la circulation près de cinq cents brochures par mois. Nous allions les offrir dans toutes les réunions, même les vendre dans la rue. Nous ne pourrons plus continuer cette propagande. Nous le regrettons. Le camarade Grave va sans doute être ennuyé d'entraver la diffusion des idées.

A. L.

C'EST LA FOIRE

Montmartre est en fête ! Sa grande foire est ouverte, et malgré la pluie battante, la neige même, et le froid qui vous glace, bourgeois, fêtards et cocottes veulent s'amuser.

Je suis là, mêlé à la foule des badauds, coudoyant les groupes de rieurs, assourdi par le son effrayant des musiques de baraques.

Rien n'échappe à mes regards avides de tout voir, de tout connaître. Je remarque des choses tristes et terribles à la fois ; je note une fois de plus l'insouciance des bêtes humaines, les gens civilisés !

Ici un manège de chevaux de bois ; là une ménagerie, où sur une affiche sensationnelle un dompteur terrasse un fauve.

Près de la station du métro, une musique aux sons rauques et assourdissants où la grosse caisse domine, vibre aux oreilles. Une foule est amassée, je m'approche. C'est une parade. Un clown, deux danseuses au maillot collant, aux cheveux ébouriffés, les yeux cernés de noir, amusent le public.

Et la foule se presse, se hausse sur le bout des pieds, voulant voir, les yeux sortis des orbites, tandis que dans leur cerveau, des visions fantastiques passent : visions de jouissance, visions de femme au corps nu.

Pauvres femelles obligées de faire un travail de montre et de dislocation afin de gagner le pain du jour et la paille de la nuit, en un coin de la baraque.

Le public, lui, ne comprend pas, ne veut pas comprendre... C'est la foire !...

On s'amuse, on est jeune, sans soucis, et puis quand on est étudiant, ou fils de bourgeois, et qu'à son bras quelque putain s'accroche, on a bien le droit de faire la fête, pas vrai ?

Tant pis si dans quelque coin de la baraque, la jambe cassée ou tout autre membre démis, un acrobate crève de souffrance alors que M. le public s'amuse.

Qu'importe, c'est la foire !

Tant pis si quelque fauve a « croqué » le dompteur ! C'est le point le plus beau de la soirée. Le public n'aime-t-il pas les coups impressionnants, les numéros sensationnels ?

Qu'importe, c'est la foire !

Des tirs aussi, s'alignent sur le boulevard,

(6)

— LE —

LANGAGE D'ACTION

(Suite et fin)

On ne peut se méprendre sur les expressions si variées que revêt, selon les circonstances, la physionomie du chien. Elles sont rendues plus significatives par le jeu de divers organes, le mouvement des oreilles, l'agitation de la queue, l'attitude générale du corps, et, comme marque de la plus grande tendresse, l'action de lécher.

La mobilité de la figure du singe est incroyable. Dans un instant, elle prend les expressions les plus différentes et les plus opposées. La douceur et la colère, l'innocence et la perfidie, la convoitise et la concupiscence, la lubricité, mille autres sentiments ou passions se reflètent sur ce miroir fidèle avec une rapidité qui étonne toujours l'observateur. Ce que nous appelons des grimaces, sert à ces animaux à traduire leurs impressions. Ainsi le magot, peut-être le singe le mieux doué sous ce rapport, dans ses moments d'excitation, remue très rapidement ses lèvres dans tous les sens et fait claquer ses dents. C'est aussi par des grimaces et des claquements de dents qu'il témoigne ses désirs, son plaisir, son dégoût, son mécontentement et sa colère. Lorsqu'il est furieux, il remue de bas en haut et de haut en bas son front couvert de rides, tend le museau et rapproche les lèvres, de manière à donner à sa bouche une forme circulaire.

Les hamadryas expriment leur fureur, non seulement en poussant des cris terribles, mais aussi en grinçant des dents et en frappant sur le sol de leurs mains, et regardent leurs adversaires avec des yeux étincelants de colère.

Quelques espèces de singes possèdent même le langage si émouvant des larmes. Cette faculté se rencontre notamment chez une espèce de sajou, le saï ou capucin. En dehors des sons et des gestes à l'aide desquels il communique ses impressions, il a une façon particulière de pleurer et de rire. Lorsqu'il rit, les coins de sa bouche se retirent simplement, sans émission de son ; lorsqu'il pleure, ses yeux se remplissent de larmes, mais sans qu'elles coulent sur les joues. Le saïmiri, petit singe d'un genre voisin, pleure aussi. « Ses grands yeux se mouillent de larmes, dit Alex. de Humboldt, à l'instant même qu'il marque de la frayeur ou une vive inquiétude. » — « Sa physionomie, dit encore Humbolt, est celle d'un enfant : c'est la même expression d'innocence, même sourire malin et même rapidité dans le passage de la joie à la tristesse(*). »

Les grands singes anthropomorphes, orangs, gorilles, chimpanzés, gibbons, communiquent entre eux par des gestes bien mieux que par la voix, et ces gestes nous frappent d'autant plus fortement qu'ils ressemblent davantage à ceux que nous exécutons dans les mêmes circonstances. Les ressources phoniques de ces singes sont assez restreintes, quoi qu'on ait dit, leur mimique au contraire est très variée et très étendue. Aussi, le plus souvent le geste remplace-t-il, chez eux, la parole. Leur face expressive reflète tous les mouvements de la pensée et de la passion, l'œil surtout s'anime de toutes les impressions intérieures. Chez tous les mammifères d'ailleurs l'œil réfléchit les émotions de l'« âme » avec une grande précision. Dans les classes « inférieures », il n'arrive jamais à une pareille expression des sentiments.

La traduction des actes psychiques, les idées, les sentiments, se manifestent donc extérieurement non seulement par des moyens phoniques, mais encore à l'aide de la mimique, des gestes et même, dans certains cas, par des procédés chimiques. L'odeur, en effet, joue un rôle qu'il faut signaler dans le rapprochement d'un grand nombre d'animaux. On sait que plusieurs lépidoptères mâles, tels que les bombyx, se rassemblent de fort loin autour d'une boîte où l'on a enfermé une femelle, et beaucoup d'autres insectes exhalent des odeurs qui paraissent avoir la même destination. Chez les oiseaux, l'odorat très obtus ne peut servir à ces communications à travers l'espace, mais les mammifères, dont les narines sont capables de perceptions délicates, trouvent, dans l'odeur caractéristique de chaque espèce, un moyen de correspondre et de déterminer dans les deux sexes des émotions profondes, qui surexcitent leur énergie vitale.

Le chien a l'habitude atavique de répandre ses déjections partout où son flair lui révèle l'existence d'excrétions semblables, il sème ainsi sa route de traces odorantes que reconnaissent les individus d'un autre sexe et qui provoquent en eux une excitation évidente. Les ânes et les chevaux agissent de façon analogue. D'autres mammifères portent des glandes spéciales, ordinairement voisines des organes reproducteurs, renfermant des substances à odeur très violente dont les émanations servent aux sexes différents à s'appeler de loin. Cette odeur acquiert, dans quelques espèces, comme les mouffettes et les autres viverridés, un tel degré d'intensité qu'elle peut devenir un instrument de défense. L'ennemi est repoussé par cette odeur infecte, qui plaît cependant aux femelles, car on remarque qu'elle est plus développée chez les mâles.

Mais ce sont surtout les gestes proprement dits et la mimique qui prêtent un langage aux mammifères. Les naturalistes ont recueilli un assez grand nombre de ces signaux volontaires, malheureusement sans se soucier beaucoup de classer les phénomènes (*). Aucun n'a songé, par exemple, à observer séparément les mouvements qu'exécutent les différents organes d'un animal et noter à quelles émotions, quels sentiments, quel état de la pensée, correspond chacun de ses mouvements, puis, de l'analyse passant à la synthèse, grouper, d'après leur association naturelle, les gestes examinés isolément, afin de déterminer l'ensemble de la mimique appropriée à chacun de ses états.

Darwin est le seul auteur qui nous ait apporté des lumières vraiment scientifiques sur la question, une des plus intéressantes, à mon avis, de la vie psychique des animaux. Dans le bel ouvrage où il a appliqué à l'étude des expressions ses théories sur l'évolution de l'espèce humaine (*), il a décrit, avec une grande sûreté de méthode, le mécanisme de plusieurs émotions communes à l'homme et aux animaux, mais ses recherches n'envisagent qu'une seule catégorie de phénomènes et n'embrassent qu'une partie du langage d'action, considéré comme un des modes de communication, qui permettent aux individus de la même espèce d'établir entre eux un commerce habituel de signes.

Cette branche de la psychologie comparée possède sans aucun doute un intérêt qui lui est propre, mais l'étude qui en serait faite à un point de vue plus général et dans un esprit philosophique, élargirait singulièrement son domaine, en enrichissant notre connaissance psychique. Si l'on reconnaît en effet avec Condillac (**) et selon toute vraisemblance, que le premier langage de l'homme a été le langage d'action, lequel l'a préparé à celui des sons articulés, et si l'on admet, d'autre part, que nos ancêtres les plus lointains ont vécu autrefois dans une condition très inférieure et voisine de l'« animalité », on verra s'éclairer d'un jour nouveau la faculté de « discourir » par l'action, dont je viens d'indiquer quelques manifestations dans la série animale.

Magaud d'AUBUSSON.

FIN

(*) A. de Humboldt et Bonpland, *Voyages*, 2e partie, *Recueil d'observations et de zoologie*.

(*) Pour ne parler que des gestes les plus simples et d'une observation facile, je citerai l'habitude qu'ont les vieux lapins de frapper le sol des pattes de derrière pour prévenir les jeunes de l'approche du danger. Les moutons au contraire se servent, dans le même but, des pieds de devant.

(*) *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, trad. S. Pozzi et René Benoit.

(**) *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, part. II, chap. I. — *Traité des animaux*, part. II, chap. IV. — *La Langue des calculs*, liv. I, chap. I.

toujours pleins. On aime bien faire un carton. Il faut faire la mouche ou bien recommencer une nouvelle partie. Ne faut-il pas savoir se servir du fusil. Etre prêt pour plus tard... si l'on est appelé à servir la *Grande Patrie !*

Les boutiques aussi sur les boulevards, autour de la foire, ont ouvert toutes grandes leurs portes.

Les cafés-concerts s'emplissent, l'alcool déborde, dans tous les cafés et dans tous les bars. On boit, on fume, on se pelote !...

Mais qu'importe, c'est la foire !

Tant pis, si sur quelque grabat, dans sa mansarde, un vieillard crève de misère ! Tant pis si, rentrant chez lui, le soir, l'ouvrier se couche sans manger, avec, encore, l'appréhension du lendemain.

C'est la foire ! C'est la foire !

Tout Paris est sorti, insouciant et joyeux. Les ouvriers rangés, les petits boutiquiers. les putains, les souteneurs, voire les fils à papa, tout ce monde-là est sorti.

Moi aussi, je suis sorti !

Je suis sorti et j'ai regardé.

J'ai, une fois de plus, cotoyé de près les brutes et les inconscients. Je les ai vus, entretenant toujours leur ignorance ; forgeant eux-mêmes leurs chaînes, se roulant dans l'ordure et la misère.

Et j'ai eu la pensée d'un ouragan terrible qui emporterait les moutons comme les bergers, les riches comme les résignés.

André PICOT.

Nous avons reçu, trop tard pour être insérée, une réponse de G.-A. Bordes. Nous la donnerons dans le numéro prochain et « l'affaire » sera close.

LES VAMPIRES A STATION DROITE

Les vampires dont je viens ici vous entretenir ne sont pas les mammifères ailés dont parlent dans leurs ouvrages Buffon, Cuvier et autres naturalistes.

Ceux dont je veux parler se trouvent parmi les mammifères bimanes à station verticale (hommes) auxquels ils ressemblent physiquement.

Il en existe un peu partout sur notre planète et principalement chez les peuples dits civilisés, où ils pullulent.

Comme ceux ailés, ils s'attaquent de préférence aux hommes faibles et endormis.

Il en existe plusieurs espèces. Les principales sont :

1° Les Vampires d'Etat.
2° Les Vampires d'Eglise et de Temple.
3° Les Vampires d'Epée.
4° Les Vampires de Loi.
5° Les Vampires d'Argent et de Finances.

Les Vampires d'Etat commandent à tous les autres vampires. En récompense de l'obéissance et des services que leur rendent ces derniers, ils leur laissent déchiqueter et dévorer les hommes à leur guise. Les vampires d'Etat sont du sexe mâle. On ne sait pourquoi.

Les Vampires d'Eglise et du Temple s'attaquent de préférence aux femmes et aux enfants dont ils aiment surtout à sucer le cerveau. On les voit souvent rôder autour des mourants dont ils attendent la fin avec impatience pour se repaître de leur chair. Leur couleur la plus commune est noire. Parmi cette espèce, il y a des mâles et des femelles, Ils vivent isolés ou groupés. De loin, quelques uns parmi les mâles, ressemblent à d'énormes corbeaux.

Les Vampires d'Epée vivent ordinairement dans de vastes bâtiments sombres. Sur l'ordre qui leur est donné par les vampires d'Etat, ils s'attaquent de préférence aux hommes avec la plus grande férocité. Ils en font parfois un terrible carnage. Tous les ans, il leur est envoyé de malheureux jeunes hommes qui se transforment comme eux en vampires pendant deux ans à leur contact. Tous ces vampires sont du sexe mâle. Leur habillement est très varié dans la forme et dans la couleur.

Les Vampires de Loi se retirent habituellement dans des habitations sombres et tristes où l'on entend que pleurs et grincements de dents. Ils se plaisent surtout à tourmenter et à torturer les malheureux hommes qui leur sont jetés en pâture par d'autres vampires de moindre envergure, sur l'ordre des vampires d'Etat.

Comme ceux de la 1re et de la 3e espèce, ils sont tous du sexe mâle, (on ne sait également pourquoi). Ils portent comme les vampires mâles de l'Eglise, un costume féminin, rouge ou noir. Après avoir bien torturé leurs victimes, ils les font jeter dans d'affreux réduits : les unes pour plus ou ou moins de temps, les aetres pour toute leur vie.

Les Vampires d'Argent ou de Finances, sous des dehors moins terribles que les précédents, sont peut-être les plus à craindre, car ils s'approchent plus facilement des hommes. Les plus gros de ces vampires se rassemblent le plus souvent dans les capitales et les grandes villes, en de vastes établissements où des hommes inscrivent des mots incompréhensibles, de soi-disants dépêches sur des tableaux noirs et où ne parle que de hausse et de baisse. Ces vampires s'attaquent à tous les humains dont ils aiment à boire le sang jussqu'à la dernière goutte.

Mais la race des vampires subit parfois de rudes secousses qui menacent sa vitalité.

Ainsi, en ce moment en Russie, le vampire autocrate et les vampires d'état, ses parents et amis, apeurés et tremblants, se cachent dans leurs palais où ils se font garder par les vampires d Epée.Les autres vampires, d'Eglise,de Loi et d'Argent, se cachent aussi ou fuient dans d'autres pays en emportant le fruit de leurs rapines. La révolte et les décisions d'un grand nombre d'hommes de ce vaste pays est la cause de leur frayeur et de leur affolement. Ces hommes sont en train de s'organiser pour leur livrer de terribles combats et essayer de s'en débarrasser.

Quoique nombreux et formidablement armés contre les hommes, tous ces vampires sont loin de les égaler en nombre et en force.

Dans nombre de pays, et à différentes époques, les hommes les plus énergiques et les moins endormis leur ont fait des guerres terribles. Pour ne parler qué de la France, l'espèce dite noble de ces vampires doit se souvenir de celle qui lui a été faite en 1793.

Un peu partout dans les cinq parties du monde et principalement en Europe et en Amérique les hommes se réveillent, se consultent et s'organisent pour essayer de les détruire.

Comme les hommes forts savent que tous ces vampires craignent la lumière, ils attendent le moment le plus propice pour ramasser, allumer et placer les torches de l'anarchie afin d'éclairer les ténèbres de l'gnorance. Ils marcheront contre eux, aux cris de : A bas les Vampires ! Plus de Maîtres.

LUY.

Notre Correspondance

La bonne discipline.

à Albert Libertad,

Ta critique « La bonne discipline » — parue dernier numéro de l'*anarchie* — logique dans ses conclusions, part d'un point de départ faux. En effet, les camarades de l'A. I. A. sont « libertaires », c'est-à-dire socialistes révolutionnaires « antiparlementaires », et ne se sont « jamais affirmés anarchistes », que je sache ; donc, « étant libertaires », ils « agissent en libertaires », rien de plus juste. Il se peut qu'au point de vue social, ils aient tort, mais, tort ou raison, ils sont logiques.

Donc, ta critique n'avait point sa raison d'être.

Vers la fin de ton article, tu ajoutes qu'un anarchiste peut très bien entrer dans une association autoritaire quelconque, sans cesser de conserver son individualité anarchique. Pourtant, il me semble que d'après le camarade Lorulot, cette attitude est nettement libertaire donc nullement anarchiste.

Ou alors je m'y perds...

Henri ZISLY.

Le Mariage et la Prostitution sont les deux termes d'une même opération ; l'Amour libre seul est raisonnable et beau.

Vive l'anarchie !

Les Victimes de la rue de Rohan

Car il y a des victimes.

Non point les quelques, égratignées par la pomme de pin tragi-comique, mais bien plutôt celles que provoquèrent les suites du courant d'air de la rue de Rohan.

Voila tout d'abord les sieurs Duhoux et Richard, convaincus de faux témoignage, et que la préfecture se voit dans l'obligation de révoquer.

Ensuite, c'est ce pauvre Girard qui ne peut faire autrement que de donner sa démission de Directeur du Laboratoire municipal après l'affront reçu pendant les débats de l'affair . Son ignorance sur la valeur exacte des éléments qu'il est soi-disant analyser a été mise au grand jour. Un pharmacien, sans responsabilité judiciaire, au goût et à la vue, releva quelques erreurs. Pour Girard, était-ce ignorance ou intérêt ? C'est une démission ou une révocation qui s'impose.

Et ne va-t-on pas être obligé de poursuivre la compagnie de transport qui reçoit un colis de 2 kg. 500 enfermé dans une caisse, et qui le remet au destinataire pesant 1 kg. 700 et plié dans du papier ? Il va falloir trouver les voleurs.

Cette pauvre famille Trapenard doit fermer boutique, après les histoires qui se sont dévoilées au procès. Il ne saurait plaire aux honnêtes gens de se trouver en rapport avec des gens de bas étage, des policiers de la secrète, les habitués du lieu.

Et Fouquet, n'excitera-t-il pas aussi notre pitié ? Que de maladresses ? Que d'impairs ?

Mais la victime par excellence, celle dont l'aventure nous bouleverse, c'est Bulot. Pauvre homme ! Lui réserver sur la fin de l'âge pareille affaire ! Il se raccroche à tout. « Laissez m'en un au moins, dit-il aux jurés. Par exemple, ce petit Vallina, avec qui je prendrais bien un bock (sic). On y touchera à peine. » Mais personne n'écoute ses paroles. Il se dépense vainement en effets oratoires. Il vitupère contre les témoins. Il pleure sur les morts. Il s'indigne ou il s'attendrit. Rien ne réussit. Les clichés sont usés.

Oui ! pour celui-là l'heure de la retraite a sonné. On a dit que c'était du sadisme, non c'est du gâtisme.

Il y a d'autres victimes de cette espèce, mais puis-je les citer toutes ? Ce sont les vraies, les seules victimes. Car nos amis Vallina, Malato, Harwey, Caussanel, vont reprendre avec courage la vie au point où ils l'avaient laissée, considérant la prison comme un cauchemar passé. De tous, un peu plus d'affection leur est venue. Ne les a-t-on pas vus souffrir et rester fermes quand même sous les attaques de la camarilla judiciaire.

Albert LIBERTAD.

Revue des Journaux

Le Libertaire.

Miguel Almereyda fait revivre les impressions passionnantes du procès, le procès de la Police, comme il l'appelle.

Une *némésis* anarchiste c'est encore plus grotesque que l'autre. Ayons le bon esprit de ne pas exagérer nos sentiments. Bulot la Hyène... Quand ce ne serait que pour les hyènes, laissons ces qualificatifs de côté.

Un étrange mclange que l'article du Proscrit. De bonnes idées... mais une conclusion étrange. Il ne saurait y avoir de lois « libérales », pas plus pour l'amour que pour autre chose.

Homo a parfaitement raison de critiquer ces individus qui ne pratiquent que par l'Engueulade et qui ne connaissent pas le déterminisme. Notre ami a aussi raison de dire qu'il se connait peu en anatomie... car jouir délicieusement par le cœur... Le grand sympathique agit plus dans cette occasion que la « volonté » individuelle.

André Lorulot répond bien à Yvetot, mais il me semble que cela peut durer longtemps. Par questions précises, le travail aurait pris une autre allure.

Les Temps Nouveaux.

Pierre Kropotkine voit le mouvement en Russie d'un œil favorable. Et ses relations et ses connaissances le rendent plus compétent que moi... Mais je n'ai pas le même optimisme.

Je passe rapidement. On parle mal des « gens » de l'*anarchie*. Je ne brûle pas le sucre, c'est trop cher ; je le mange, c'est meilleur pour mon économie corporelle.

LE LISEUR.

Les piqûres dont les flancs du sieur Durand ont tant eu à se plaindre sont à la disposition des camarades à raison de 0.20 le 100, un méli-mélo de textes différents. Port en plus.

POUR LES GROUPEMENTS

Nous prévenons nos amis que nous mettons en circulation des petits paquets de brochures mélangées (25) de **A mon frère le Paysan,** de Reclus ; **L'Ordre,** de Kropotkine ; **L'Absurdité de la Politique,** de Paraf-Javal ; **Aux Conscrits,** de la Jeunesse d'Amiens, au prix de **0.75**, franco de port.

L'Absurdité des soi-disant Libres-Penseurs, de Paraf Javal, est vendue au prix de **7** fr. le **100**, franco de port. Nous avons pensé à faire cette édition avec le plus de soin possible : la couverture illustrée et en couleur, le travail typographique très soigné.

Nous venons d'éditer une poésie de Louis Cornet, avec musique de Léon Israel, sous le titre **Au Pays du Bonheur,** histoire de se reposer un brin. L'exemplaire **0.10**. Les **10, 0.50** ; le **100, 4** francs. *Port en plus.*

Nous pouvons livrer 25 exemplaires des **Deux Haricots** de Paraf-Javal, image pour enfants, à raison de **1** fr. **50**, franco de port.

Causeries Populaires de la Plaine-St-Denis

LE DIMANCHE 10 DÉCEMBRE

à 8 heures 1/2

SALLE BANCOT

Angle de la rue de Landy et Chemin des Fillettes

Aubervilliers

CONFÉRENCE

par **LIBERTAD**

Sur l'Argent & le Travail

CONTRADICTION LIBRE

ENTRÉE GRATUITE

CE QU'ON PEUT LIRE

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte :* br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux :* br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain :* vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique :* br. à **0.05.** — *Libre Examen :* br. à **0.25.** — *La Substance universelle :* vol. à **1.25.** *Les deux haricots,* image p. enfants : **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation :* br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono :* vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan :* br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise :* **0.10.** — *Evolution et Révolution,* vol. à **2.75.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs :* vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie,* vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes,* avec préface de **Ch. Malato** : br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte :* br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave :* br. à **0.10.**

Enrico Malatesta. — *Entre paysans,* br. à **0.10.**

Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme ; Education libertaire :* br. à **0.10.**

Charles Albert. — *Guerre, Patrie, Caserne :* br. à **0.10.** — *Aux anarchistes qui s'ignorent :* br. à **0.05.**

André Girard. — *Anarchie :* br. à **0.05.**

Ligue de la Régénération. — *Moyens de limiter les grandes familles :* br. à **0.30.** — *Plus d'Avortements :* br. à **0.50.** — *Socialisme et Malthusianisme,* br. à **0.60.**

S. Faure. — *Les crimes de «Dieu»,* br. à **0.15.** — *La Douleur Universelle,* vol. à **2.75.**

Noël Reibar. — *A bas la guerre,* poésie avec musique : **0.10.**

L'« anarchie ». — Numéros parus : **0.10** chaque — Les invendus sont envoyés, le port étant seul à la charge des camarades.

Piqûres d'aiguille. — 20 textes : **0.20** le 0/0.

Les frais de port sont évidemment en plus.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires du XVIIIe, 30, rue Muller. — Lundi 11 décembre, à 8 h. 1/2, *L'argent,* par les camarades.

Causeries Populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 13 décembre à 8 h. 1/2, *Les Problèmes de la Vie,* par Mauricius.

Causeries Populaires des Ve & XIIIe, 37, rue Croulebarbe. — Samedi 9 décembre, à 8 h. 1/2, *Ce que doit être la camaraderie,* par Wallet ; jeudi 14, *La recherche des causes,* par Vulgus.

Causeries Populaires du XIXe, 63, rue de Flandre (salle Grandjean). — Jeudi 14 décembre, à 8 h. 1/2, *L'individu et le milieu,* par Tiercin.

Aux Causeries Populaires, 5, cité d'Angoulême. — Samedi 9 décembre, réunion de camaraderie. *Critiques et discussion* sur la presse anarchiste.

Causeries Populaires de Lyon, 23, rue Paul-Bert. — Dimanche 10 décembre, à 8 heures, discussion au sujet de la *Lettre de Kropotkine.*

Boulogne-Billancourt. — Les camarades qui désireraient former un groupement (Causeries populaires), sont invités à se rencontrer, samedi 9 décembre, salle Courtial, 10, rue de la Plaine (Boulogne).

Montpellier. — Groupe d'études sociales, 7, rue Rambaud. — Samedi 9 décembre, causerie sur l'*Art et la Société.*

Denain. — Réunion de camarades chez Dutordoir, rue des Androuins, à 5 h. du soir.

Liège. — Cercle d'études sociales, 21, rue Méan, le samedi 9 décembre, à 8 h. 3/4, *La Cosmogonie,* par Vertongen.

Lens. — Les camarades de Monceau-les-Mines et Chalon-s/-Saône sont priés de se mettre en rapport avec Benoit Broutchoux, 29, rue de Lille, Lens (Pas-de-Calais).

Composée par des camarades.

La Gérante : A. MAHÉ.

Imp. des *Causeries Populaires,* A. LEMAYAR